

Des déterminismes aux déterminations; sur les vertus heuristiques de l'enquête ethnographique : l'apport américain à la construction de la sociologie au Québec

Frédéric Parent and Paul Sabourin

Volume 20, Number 1-2, Fall 2019, Spring 2020

Le « moment américain » des universitaires québécois : appropriations, transferts et réseaux (1930-1960)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075434ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075434ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parent, F. & Sabourin, P. (2019). Des déterminismes aux déterminations; sur les vertus heuristiques de l'enquête ethnographique : l'apport américain à la construction de la sociologie au Québec. *Mens*, 20(1-2), 173–214.
<https://doi.org/10.7202/1075434ar>

Article abstract

In this article, we questioned ourselves on what the Quebec's sociological thought owes to the American sociological thought. Our objective here is not to point out some thought influences, but to empirically show the cognitive transformations induced, favoured and consolidated by the writings of American scholars in order to make intelligible the constitution of Quebec's society. First, the article retraces the American presence in the development of a sociological theory of knowledge in Léon Gérin's work, the first Canadian sociologist, and in the conflict who opposed him to his French colleagues. Secondly, we continue our analysis with the direct continuers of the ethnographic survey in Canada. In both cases, French Canada reveals itself as an enigmatic laboratory in America because of its singular development which is not, for example, that of the United States. The almost obliged discovery of the symbolic dimension of social reality and more specifically of the "cultural factor" – will be realized through uncovering multiple social rationalities in no way reducible to the homo economicus's rationality.

Des déterminismes aux déterminations; sur les vertus heuristiques de l'enquête ethnographique : l'apport américain à la construction de la sociologie au Québec

Frédéric Parent
Université du Québec à Montréal

Paul Sabourin
Université de Montréal

Résumé

Dans cet article, nous nous questionnons sur ce que la pensée sociologique québécoise doit à la pensée sociologique américaine. Il ne s'agit pas ici d'évoquer de possibles influences, mais de montrer de façon empirique les transformations cognitives induites, favorisées et consolidées par les écrits d'auteurs américains afin de rendre intelligible la constitution de la société québécoise. Nous retraçons en première partie la contribution américaine dans le développement d'une théorie sociologique de la connaissance chez le premier sociologue canadien, Léon Gérin, et dans le conflit qui l'oppose à ses collègues français. Nous nous intéressons ensuite aux continuateurs de l'enquête ethnographique au Canada. Dans les deux cas, le Canada français apparaît comme un laboratoire énigmatique en Amérique en raison d'un développement singulier qui n'est pas, par exemple, celui des États-Unis. La découverte quasi obligée de la dimension symbolique

de la réalité sociale et, plus spécifiquement, du « facteur culturel » se fera par la mise au jour de rationalités sociales multiples, en rien réductibles à la rationalité de l'*homo economicus*.

Abstract

In this article, we questioned ourselves on what the Quebec's sociological thought owes to the American sociological thought. Our objective here is not to point out some thought influences, but to empirically show the cognitive transformations induced, favoured and consolidated by the writings of American scholars in order to make intelligible the constitution of Quebec's society. First, the article retraces the American presence in the development of a sociological theory of knowledge in Léon Gérin's work, the first Canadian sociologist, and in the conflict who opposed him to his French colleagues. Secondly, we continue our analysis with the direct continuers of the ethnographic survey in Canada. In both cases, French Canada reveals itself as an enigmatic laboratory in America because of its singular development which is not, for example, that of the United States. The almost obliged discovery of the symbolic dimension of social reality and more specifically of the "cultural factor – will be realized through uncovering multiple social rationalities in no way reducible to the homo economicus's rationality.

Chaque génération de sociologues est séparée, par le langage, des précédentes générations. En effet, le vocabulaire, l'orthographe et la syntaxe de la sociologie se renouvellent périodiquement [...] Chacun pourrait, quel que soit son âge, prendre à son compte cette réflexion. De Léon Gérin à Gilles Bourque, en passant par Jean-Charles Falardeau et Fernand Dumont, pour n'indiquer provisoirement que des repères symboliques, personne n'allume son flambeau à celui des prédécesseurs, mais à quelque invisible flamme originelle. La gerbe d'étincelles que chacun soulève en passant éclaire pourtant un chemin qui semble toujours déjà tracé. Par la voie de paradoxes qui résistent à l'explication, peut-être la répétition du même est-elle une condition de sa transformation?¹

Nicole LAURIN, « La sociologie des classes sociales au Québec ».

La singularité de la sociologie du Québec, s'il en est une, se trouve probablement dans sa localisation particulière au carrefour des mondes britannique, américain et français, pour reprendre autrement une formule classique de l'historien Yvan Lamonde. Le premier espace est sans doute le plus négligé bien que les institutions britanniques comme la Société royale du Canada, le Parlement et son fonctionnariat aient été des espaces privilégiés de naissance et de développement de la pensée sociologique et, plus largement, de la pensée scientifique au Canada. De nombreux sociologues ont cependant explicité les liens étroits qui unissent la sociologie française à la sociologie québécoise²

¹ Nicole Laurin, « La sociologie des classes sociales au Québec : de Léon Gérin à nos jours », dans *Continuité et rupture : les sciences sociales au Québec*, t. II, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 532.

² Notamment Marcel Fournier, « De l'influence de la sociologie française au Québec », *Revue française de sociologie*, n° 12 (1972), p. 630-665; Jean-Philippe Warren, *L'engagement sociologique : la tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2003; Frédéric Parent et Paul Sabourin, « Les sciences sociales au Québec : l'héritage leplaysien », *Les Études sociales*, n° 151 (1^{er} semestre 2010).

et, dans une moindre mesure et indirectement, l'héritage américain de la sociologie d'ici dans des travaux controversés sur le caractère nord-américain de la société canadienne-française³.

Il ne s'agit cependant pas dans cet article de se questionner sur le caractère français, britannique, ni même américain de la société québécoise. Nous nous questionnons plutôt sur ce que la pensée sociologique québécoise doit à la pensée sociologique américaine. Il n'est pas question ici d'évoquer de possibles influences, mais de montrer plutôt de façon empirique les transformations cognitives induites, favorisées et consolidées par les écrits d'auteurs américains afin de rendre intelligible la constitution de la société québécoise. Personne n'a encore souligné, par exemple, que les premiers développements de la sociologie canadienne réalisés par Léon Gérin doivent beaucoup aux travaux américains et, en particulier, à la première génération de professeurs en sciences sociales. Les travaux américains de sciences sociales lui ont permis de développer une théorie de la connaissance sociologique ou une sociologie de la connaissance qui tient compte de la position de l'observateur, l'amorce en quelque sorte des travaux contemporains sur la localisation sociale des savoirs.

Dans la première partie de cet article, nous retraçons la présence américaine dans le développement d'une théorie sociologique de la connaissance chez Gérin et dans le conflit qui l'oppose à ses collègues français. Nous poursuivons ensuite avec les continuateurs de l'enquête ethnographique au Canada, qui sont d'ailleurs des Américains. Dans les deux cas, nous procédons à une épistémologie pratique⁴ qui prend en considération des discours et des pratiques de sens commun,

³ Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Saint-Laurent, Éditions Fides, 1995; Yvan Lamonde, « Pourquoi penser l'américanité du Québec? », *Politique et sociétés*, vol. 18, n° 1 (1999), p. 93-98; Joseph Yvon Thériault, *Critique de l'américanité : mémoire et démocratie au Québec*, Montréal, Québec Amérique, 2002.

⁴ Pour une définition de cette approche, voir l'introduction de Jean-Michel Berthelot au livre *Sociologie : épistémologie d'une discipline : textes fondamentaux*, Paris, De Boeck Université, 2000.

puisque le Canada français apparaît alors comme un laboratoire énigmatique en Amérique en raison d'un développement singulier qui n'est pas, par exemple, celui des États-Unis. Cette découverte quasi obligée de la dimension symbolique de la réalité sociale et, plus spécifiquement, du « facteur culturel » se fera par la mise au jour de rationalités sociales multiples en rien réductibles à la rationalité de l'*homo economicus*.

De l'Anglo-Saxon à l'Américain : l'émergence de l'observateur en science sociale

Depuis quelques mois, je poursuis à bâtons rompus, mais avec persistance, l'étude comparative des méthodes appliquées par diverses écoles à l'investigation des phénomènes sociaux, et je reste convaincu que le seul élément de supériorité que possède notre école, c'est la notion plus nette du groupement humain, comme objet de la science sociale, et la pratique de la monographie de groupement. À d'autres égards, nous sommes dépassés et il est fort possible qu'avant longtemps les sociologues des États-Unis, par exemple, s'emparent de cette double idée et en tirent un meilleur parti que nous. Allons-nous reléguer dans l'ombre le caractère distinctif et original de notre méthode pour nous mettre à la remorque de la horde des routiniers et des déductifs⁵?

La présence américaine dans les travaux des premières générations de sociologues québécois des années 1930 à 1960 est perceptible dans des courants d'idées qui existaient déjà dans la société canadienne et québécoise et qui débordaient d'une certaine façon l'espace universitaire. L'idée suivant laquelle les élites canadiennes-françaises seraient davantage tournées vers la France, contrairement aux classes populaires plus près des États-Unis, serait sans doute à relativiser tellement la fascination pour les États-Unis semble traverser l'ensemble des classes sociales. Outre les vacances dans des villes

⁵ Léon Gérin à Philippe Champault, lettre datée du 12 avril 1911, Archives des jésuites au Canada (ci-après AJC), Fonds Léon-Gérin, 5471-14.

balnéaires comme Old Orchard ou des déplacements obligés à la recherche d'emplois, le nombre de récits de voyage et d'essais sur les États-Unis écrits par les lettrés du XIX^e siècle, autant membres des professions libérales, du clergé que des fonctionnaires, politiciens et femmes journalistes⁶, montre bien l'attrait qu'exercent alors les voisins du Sud tout autant que la France, sinon davantage.

Antoine Gérin-Lajoie, père de Léon Gérin, a écrit ses impressions de voyage au cours d'un séjour de six mois aux États-Unis en 1851-1852⁷. Destinées au journal *La Minerve* à la suite d'une demande du propriétaire Ludger Duvernay, elles ne sont finalement pas publiées, Gérin-Lajoie estimant n'être pas assez « maître » de son sujet et se proposant de retourner aux États-Unis une seconde fois pour compléter ses observations. L'auteur de *Jean Rivard*, l'un des premiers documents sociographiques du Québec, est en quelque sorte prédisposé pour le travail monographique ou ethnographique par l'exigence qu'il se donne d'être précis et détaillé dans ses observations, qu'il souhaite toujours ancrées dans des réalités sociales

⁶ Seize femmes journalistes visitent l'Exposition universelle de Saint-Louis en 1904 et livrent leurs impressions dans les journaux, notamment Antoinette Gérin, sœur de Léon Gérin, dans *L'Événement*. Voir Linda Key, *Elles étaient seize : les premières femmes journalistes au Canada*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2015. Léon Gérin a aussi fait part de ses observations à l'occasion de l'Exposition universelle de Chicago en 1893 (voir Frédéric Parent, « Journal de voyage de Léon Gérin à Chicago et dans l'Ouest canadien en 1893 », dans Gérard Fabre, Yves Frenette et Mélanie Lanouette (dir.), *Les récits de voyage et de migration comme modes de connaissance ethnographique : Canada, États-Unis, Europe (XIX^e-XX^e siècles)*, Québec, Centre interuniversitaire d'études québécoises, 2018, coll. « Atlas historique du Québec - La francophonie nord-américaine », [En ligne], [https://atlas.cieq.ca/la-francophonie-nord-americaine/interactif/journal-de-voyage-de-leon-gerin-a-chicago-et-dans-l-ouest-canadien-en-1893.html] (16 novembre 2020)).

⁷ Antoine Gérin-Lajoie avait fait un premier voyage très bref, d'à peine 17 jours, aux États-Unis en 1844 où il voulait pourtant y faire fortune, selon son fils Léon Gérin (*Antoine Gérin-Lajoie : la résurrection d'un patriote canadien*, Montréal, Éditions du Devoir, 1925, p. 31). Une partie de son journal sur ce premier séjour a été reproduite dans Henri-Raymond Casgrain, *Antoine Gérin-Lajoie d'après ses mémoires*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1885, p. 32-58.

et moins dans des doctrines religieuses et politiques. Gérin-Lajoie écrit en introduction à son récit d'observation :

Il est vrai que la politique de l'Union américaine et les institutions fédérales sont généralement étudiées avec soin. Mais peut-être n'a-t-on pas jusqu'ici accordé assez d'attention aux institutions locales, aux lois et aux affaires de chaque État en particulier, ce qui serait pourtant de matière à suggérer des observations d'une application plus générale à des pays comme le nôtre que ne le sont les institutions fédérales de cette République géante. J'ai donc borné mon étude aux États de la Nouvelle-Angleterre, particulièrement à celui du Massachusetts, la partie sans contredit la plus civilisée de l'Amérique. La République du Massachusetts présente un vaste champ à l'observateur, ou même au simple touriste; le législateur, le publiciste, le négociant, le littérateur peuvent trouver dans ce petit pays qui ne compte pas encore un million d'habitants des aliments à la réflexion, à la curiosité, et souvent à l'admiration. Je parlerai un peu de tout dans les articles qui suivront, mais je m'appliquerai en dernier lieu à constater les causes de la prospérité de certains États de l'Union; j'essaierai à développer le système d'éducation de l'État du Massachusetts, et je ferai voir quel degré d'importance est attaché dans cette République aux progrès des industries manufacturières et commerciales⁸.

Monographe d'intention percevant déjà l'hétérogénéité interne des États américains, Gérin-Lajoie dit vouloir centrer son attention sur un État américain en s'intéressant en particulier au développement industriel et commercial ainsi qu'au système d'éducation, central

⁸ Antoine Gérin-Lajoie, « Six mois aux États-Unis en 1851-1852 » (Thérèse Gérin, document privé). Robert Major souligne que l'« attrait pour les États-Unis semble aller de soi au début des années 1840 » tout en montrant que la source de cet intérêt particulier chez Antoine Gérin-Lajoie résidait dans la présence de l'anglais au collège de Nicolet (chez les étudiants et dans l'enseignement) et dans l'influence de son mentor, l'abbé Ferland, qui maîtrisait parfaitement cette langue et connaissait l'historiographie américaine. Cet intérêt était aussi très manifeste dans les conférences de son beau-père, Étienne Parent, qu'il présentait à l'Institut canadien (Robert Major, *Jean Rivard ou l'art de réussir : idéologues et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 25).

dans la transition d'une société agraire à une société industrielle. Ses justifications concernant son enquête sur le nouvel âge industriel pourraient très probablement s'appliquer à la plupart des autres observateurs de la société américaine, depuis Alexis de Tocqueville⁹ jusqu'au sociologue français Claudio Jannet¹⁰, en passant par l'essayiste Edmond de Nevers¹¹ et l'abbé Félix Klein¹².

Le « moment américain » québécois participe donc d'un mouvement social plus général d'échanges et de comparaisons explicites ou non avec d'autres sociétés, qui déborde le Canada et les années 1930-1960¹³. La puissance industrielle et « démocratique » des États-Unis d'Amérique fascine plusieurs chercheurs dont Paul de Rousiers, qui écrit qu'en raison de la vitesse des transformations qui s'opèrent dans la société américaine, il n'y a pas de meilleur endroit que l'Ouest américain (Far West), « clef de tout le système social », pour en saisir les « causes », puisque cette région connaît un processus accéléré de

⁹ Tocqueville a fait un bref séjour au Bas-Canada lors de son périple aux États-Unis. Voir Alexis de Tocqueville, *Regards sur le Bas-Canada*, Montréal, Typo, 2003.

¹⁰ Claudio Jannet, *Les États-Unis contemporains ou les mœurs, les institutions et les idées depuis la guerre de la sécession*, 2^e éd., Paris, Plon, 1876.

¹¹ Edmond de Nevers, *L'âme américaine*, t. I : *Les origines – La vie historique* et t. II : *L'évolution – À travers la vie américaine – Vers l'avenir*, Paris, Jouve & Royer, éditeurs, 1900.

¹² Professeur à l'Institut catholique de Paris, l'abbé voyage à deux reprises aux États-Unis dans les années 1900 tout en s'arrêtant quelque temps au Canada. Appartenant au courant « libéral » de l'Église, il fait connaître le catholicisme américain dont il est admirateur. Proche d'Henri de Tourville, il a écrit un livre sur lui. De son premier voyage, il publie en 1904 *Au pays de la vie intense*, que lit Joséphine Parent, mère de Léon Gérin : « J'ai fini de lire *La vie intense* par l'abbé Klein, c'est très intéressant à lire, mais parfois son admiration non contenue, si enthousiaste, pour les institutions américaines semble exagérée et frise un « parti pris » de ne voir que le bon côté, d'un grand peuple, avouons-le, mais qui a aussi ses points faibles, et dont l'abbé Klein, a dû s'apercevoir, en les mentionnant, je crois que la valeur du livre, comme observation, y aurait gagné » (Lettre de Joséphine Gérin-Lajoie, Montréal, 6 juillet 1909, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5380-12).

¹³ L'entreprise collective leplaysienne des monographies de familles est à cet égard assez exemplaire avec plus de 300 monographies réalisées par des collaborateurs de divers pays d'Europe (« Les monographies de familles de l'École de Le Play (1855-1930) », *Les Études sociales*, n° 131-132 (1^{er} et 2^e semestres 2000)).

colonisation¹⁴. De Rousiers a lui aussi profité de son séjour en sol états-unien de mars à juin 1890 pour visiter le Canada et, en particulier, le Québec grâce à ses rencontres dans la famille de son collègue de l'École de la science sociale, du même nom que la revue, Léon Gérin, avec qui il se brouillera une dizaine d'années plus tard à propos de la méthodologie d'enquête de leur école, que de Rousiers a utilisé pour écrire son livre sur les États-Unis¹⁵. Gérin prévoyait d'ailleurs un avenir radieux à la sociologie américaine, plus près des études monographiques, plus « inductive » et moins routinière que la sociologie française, plus « idéaliste », « littéraire » et déductive, critique aussi adressée à ses collègues français, pourtant adeptes de l'observation sociologique.

Les États-Unis suscitent la curiosité et représentent en quelque sorte une énigme à découvrir tant leur développement semble exceptionnel. Résoudre cette énigme américaine oblige d'une certaine façon l'observation *in situ* – le développement des technologies de transport la favorisant¹⁶ –, qui devient progressivement plus « méthodique » que celle que réalisent, par exemple, Alexis de Tocqueville et Antoine Gérin-Lajoie, précurseurs de la sociologie¹⁷. Léon Gérin est considéré comme le fondateur de la sociologie canadienne, non seulement parce qu'il poursuit les interrogations de

¹⁴ Paul de Rousiers, *La vie américaine*, t. 1 : *Rancho, fermes et usines*, Paris, Firmin-Didot, 1892, p. 8-9 et *La vie américaine*, t. 2 : *L'éducation et la société*, Paris, Firmin-Didot, 1892.

¹⁵ Paul de Rousiers visite la famille Gérin du 27 au 31 mai 1890 alors qu'il est justement en Amérique pour rendre compte de cette effervescence états-unienne. Les lettres concernant son séjour sont reproduites dans Frédéric Parent, « Des fragments d'Amérique : la correspondance de Léon Gérin avec ses confrères français de La Science sociale », *Les Études sociales*, n° 160 (2^e semestre 2014), p. 153-182.

¹⁶ Gérard Fabre, « Présentation : écrits de voyageurs européens sur le Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 54, n° 2 (2013), p. 223-238.

¹⁷ Paul Sabourin, « La contribution leplaysienne à la naissance d'une science économique "hétérodoxe" au Québec », *Les Études sociales*, vol. 151, n° 1 (2010), p. 53-82 et Jean-Michel Berthelot, *La construction de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.

son père à propos de l'industrialisation et de l'éducation¹⁸, qu'il est lui aussi fasciné par la puissance de développement des Anglo-Saxons tout comme son maître Edmond Demolins, mais surtout parce qu'il serait l'un des premiers à expliciter ou à formaliser les règles de l'observation sociologique par le développement d'une théorie de la connaissance sociologique ou d'une sociologie de la connaissance qui doit inévitablement prendre en considération l'activité du sujet¹⁹. Cette agentivité ou ce rapport premier au monde est à la base, pour ainsi dire, des conditions actuelles de l'enquête de terrain et de l'observation sociologique sur le caractère socialement situé du savoir et sur la reconnaissance du sens commun comme forme de savoir premier²⁰. Ces développements, qu'il ne termine malheureusement pas et qui ne seront pas publiés en France par son école, qui n'en admet pas le bien-fondé, Gérin les inscrit dans le sillage de la pensée américaine et du pragmatisme de William James. Il s'agit de la première voie d'infiltration de la pensée états-unienne dans l'œuvre de Léon Gérin, qui a lui aussi fait quelques séjours aux États-Unis²¹

¹⁸ Léon Gérin, « La loi naturelle du développement de l'instruction populaire : les causes sociales de la répartition des illettrés au Canada, I. L'influence du régime du travail », *La Science sociale*, vol. XXIII (juin 1897), p. 441-479; « La loi naturelle du développement de l'instruction populaire : les causes sociales de la répartition des illettrés au Canada, II. L'influence des traditions des quatre populations canadiennes dans la vie privée », *La Science sociale*, vol. XXIV (novembre 1897), p. 356-390; « La loi naturelle du développement de l'instruction populaire : les causes sociales de la répartition des illettrés au Canada, III. L'influence des traditions dans la vie locale et dans la vie publique – Les réformes », *La Science sociale*, vol. XXV (juin 1898), p. 488-522.

¹⁹ Jean-Charles Falardeau le considérait d'ailleurs comme le premier observateur scientifique de la société canadienne-française (Jean-Charles Falardeau, « Léon Gérin : une introduction à la lecture de son œuvre », *Recherches sociographiques*, vol. 1, n° 2 (1960) p. 123).

²⁰ Gilles Houle, « Le sens commun comme forme de connaissance : de l'analyse clinique en sociologie », *Sociologie et sociétés*, vol. 19, n° 2 (1987), p. 77-86.

²¹ Trois séjours pour être plus précis, deux à Chicago, notamment durant l'Exposition universelle de 1893 alors qu'il fait une tournée dans l'Ouest à titre de secrétaire particulier du ministre de l'Agriculture, Auguste-Réal Angers (1837-1919), pour observer les conditions de l'agriculture et le troisième, à titre de secrétaire particulier de James Wilson Robertson (1857-1930), commissaire de l'industrie laitière avec

et correspondu avec une dizaine d'Américains pour discuter de ses travaux et d'agriculture.

La deuxième voie de pénétration de la pensée états-unienne s'observe dans la formation d'anciens élèves français de l'École des Roches envoyés sous les recommandations de son fondateur, Edmond Demolins (1852-1907), pour parfaire leur éducation particulariste sur la terre de Léon Gérin dans les Cantons de l'Est et dans les universités américaines, notamment au collège d'agriculture de l'Université Cornell, fondé en 1894²². Les universités américaines sont préférées aux universités françaises en ce qu'elles permettraient davantage de développer l'initiative individuelle.

« *L'éducation nouvelle* » des anciens élèves de l'École des Roches²³

Edmond Demolins fonde en 1899 l'École des Roches à Verneuil-sur-Avre en Normandie où il a acheté huit ans auparavant une propriété dans l'espoir de devenir lui aussi un agriculteur, suivant en quelque sorte l'exemple de son ancien élève Gérin, qu'il admire beaucoup²⁴. La fondation de l'École des Roches survient à la suite du succès retentissant du livre de vulgarisation de Demolins, *À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?*, publié en 1897, dans lequel il critique le système français d'éducation et fait la promotion du développement de l'initiative dans la formation d'une nouvelle élite, mieux préparée au monde industriel et commercial que l'ancienne élite, plus près d'une culture de l'érudition et

[...] d'un enseignement abstrait, uniforme et distribué sous forme

lequel il part observer des stations de laiterie, des beurreries, le service frigorifique, etc. (Gérin-Lajoie, Lettre à sa mère Joséphine, Mount-Clemens, Michigan, 20 mars 1898, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5376-13).

²² Un département d'agriculture existe en fait depuis 1874 alors que l'Université Cornell a été fondée en 1865.

²³ Pour des développements récents, voir Annick Ohayon, Dominique Ottavi et Antoine Savoye (dir.), *L'éducation nouvelle : histoire, présence et devenir*, Berne, Peter Lang, 2004 et Nathalie Duval, *L'École des Roches*, Paris, Belin, 2009.

²⁴ Lettre d'Edmond Demolins, Paris, 11 mai 1891, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5479-18.

de cours magistraux par un maître lui-même représentant objectif du savoir, l'éducation nouvelle se veut « active » c'est-à-dire centrée sur l'enfant, ses besoins et ses intérêts. Son objectif : préparer l'enfant à la vie concrète en le rendant acteur de sa propre éducation²⁵.

Il s'agit de développer une personne « complète » en insistant à la fois sur « l'intelligence, le corps et l'âme ». Le voyage au Canada et aux États-Unis et, dans certains cas, la colonisation s'inscrivent ici dans cette volonté de développer l'initiative et l'implication active de l'apprenant. C'est aussi dans cet esprit que sont formulées les critiques du système des collèges classiques et que Léon Gérin et son père, Antoine Gérin-Lajoie, insistent sur l'importance d'allier le travail intellectuel au travail physique; le cultivateur instruit de *Jean Rivard* étant l'un de ces « modèles », tout comme Léon Gérin d'ailleurs.

La colonisation agricole est l'une des « tournures pratiques » valorisées par les membres de l'École de la science sociale dans le développement de l'initiative individuelle et de la science sociale, puisque l'établissement sur le sol permet de faire « œuvre durable » et de se « fortifier » en outre à « l'étude directe des faits » par le contact journalier avec les populations²⁶, non lettrées et non intellectuelles, devrions-nous peut-être ajouter. Il ne faut pas pour autant penser qu'ils préconisent seulement un retour à la terre en empruntant une idéologie ruraliste ou traditionaliste²⁷. Cette colonisation peut tout autant être industrielle et commerciale. Cette proposition est d'ailleurs très manifeste dans les échanges entre Gérin et d'anciens élèves de Demolins, qui viennent poursuivre leur apprentissage au Canada et aux États-Unis, aussi bien dans des programmes universitaires en agriculture que dans

²⁵ Duval, *L'École des Roches*, p. 8.

²⁶ Lettre d'Edmond Demolins, 14, rue du Regard, Paris, 12 ou 13 janvier 1887, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5479-2.

²⁷ Pour des nuances à cette interprétation des travaux monographiques de Léon Gérin et de *Jean Rivard*, roman monographique de son père, Antoine Gérin-Lajoie, voir Paul Sabourin, « La contribution leplaysienne à la naissance d'une science économique "hétérodoxe" au Québec », *Les Études sociales*, n° 151 (1^{er} semestre 2010), p. 53-82.

l'industrie automobile. L'important est de posséder ses propres moyens de production pour ne pas avoir à chercher constamment des moyens d'existence ou de survie, selon les situations.

Dans le cas du Québec, il est relativement aisé de montrer l'adéquation entre une situation de colonisation politique et économique et la nécessité de développer l'initiative individuelle. Le projet de colonisation agricole serait plus « adapté » à cette situation coloniale, notamment parce qu'il serait soutenu par des élites « traditionnelles » et, en particulier, par l'Église, qui s'active à organiser et à développer l'agriculture pour contrer l'exode vers les centres industriels et l'Ouest canadien. Cette situation est largement admise à l'époque. Ce qui l'est cependant moins, et pourtant il s'agit en quelque sorte du corollaire de cette situation coloniale, c'est la nécessité pour les élites canadiennes-françaises et, en particulier, cléricales d'acquérir des connaissances humaines et temporelles par le biais de l'*observation* des phénomènes usuels.

Au cours du XIX^e siècle, bien qu'ils ne représentent pas le plus imposant contingent d'immigrants²⁸, les Français sont nombreux à quitter leur pays d'origine pour tenter l'aventure outre-Atlantique. Dans le cas qui nous occupe, plusieurs élèves de l'École des Roches de Demolins sollicitent l'aide de Gérin depuis son retour de Paris en 1886 pour les guider vers des terres propices à la colonisation ou encore vers des universités adaptées aux nouvelles réalités industrielles. À l'exception de l'Université McGill, les universités canadiennes et le Canada en général ne répondent pas aux attentes des futurs immigrants français. Selon le groupe de la science sociale, les États-Unis d'Amérique représentent une destination beaucoup plus intéressante en raison du formidable esprit d'initiative qui y règne. L'auteur de l'*Histoire de la formation particulariste*, l'abbé Henri de Tourville (1842-1903), mentionne que cet esprit d'initiative constitue la force des États-Unis et que, grâce à eux, commence « une grande époque historique », qui

²⁸ Pour plus de précisions sur les migrations françaises, voir Paul-André Linteau, Yves Frenette et Françoise Lejeune, *Transposer la France : l'immigration française au Canada (1870-1914)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2017.

va entraîner « l'effondrement de tout un vieux monde et une admirable recrue d'hommes entreprenants, à volonté tempérée, à intelligence ouverte, à caractère indépendant et ferme²⁹ ».

Edmond Demolins envisage même l'expansion de l'École des Roches par la fondation d'une nouvelle succursale à Chicago, qui serait destinée à ses « grands élèves » et serait dirigée par Gérin, « pour continuer à donner à nos garçons la formation qu'ils reçoivent » à Verneuil. Il lui mentionne qu'il travaille aussi à « faire instituer » un cours de science sociale à Chicago pour lui³⁰. Le projet n'a pas de suite, mais Demolins continue tout de même de recommander des jeunes à Gérin pour qu'il les initie, entre autres, aux travaux pratiques de la ferme durant leurs vacances d'été, notamment le premier élève de l'École des Roches, son fils Jules Demolins qui, après deux années d'études à l'école de Bedales en Angleterre³¹, écrit à Gérin le 11 juin 1908 depuis Boston lui rappelant que son « pauvre père [lui] avait écrit qu'[il] devai[t] venir en Amérique pour faire une expérience personnelle, un apprentissage du particularisme³² ». Demolins fils a dû retarder son voyage en raison de la mort subite de son père le 27 juillet 1907.

Le « moment américain » imprègne l'ensemble du groupe de la science sociale, entre autres, dans les écrits et les diverses activités d'Edmond Demolins et d'Henri de Tourville, second maître de l'École de la science sociale qui a écrit *Précis de philosophie fondamentale d'après la méthode d'observation*³³, œuvre posthume fondamentale

²⁹ Lettre d'Henri de Tourville, 18 juillet 1890, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5491-2.

³⁰ Lettre d'Edmond Demolins, École des Roches, Verneuil, 10 août 1903, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5479-46.

³¹ Patrick Clastres, « Éducation libérale et éducation nouvelle en France : de Victor de Laprade à Edmond Demolins », dans Ohayon, Ottavi et Savoye (dir.), *L'éducation nouvelle : histoire, présence et devenir*, p. 93-121.

³² Lettre de Jules Demolins, 515 W. 24th Street, New York City, 16 juin 1908, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5479-60.

³³ Henri de Tourville, *Précis de philosophie fondamentale d'après la méthode d'observation*, Paris, Bloud et Gay, 1928. Gérin a reçu le manuscrit en 1910, bien avant sa parution : « C'est surtout depuis quelques mois, au cours desquels il m'a fallu lire et annoter, en vue de mon étude sur la Méthode, nombre d'ouvrages de science et de philosophie, que je me rends compte de l'immense service que vous nous avez

pour l'École et pour le développement d'une théorie de la connaissance plus éloignée de l'aspect réformiste de Demolins (même si le type particulariste traverse l'ensemble de l'œuvre de Gérin) et qui sera consolidée, en particulier, par les travaux des pragmatistes américains.

Une théorie de la connaissance sociologique

Ceux qui se complaisent dans ces définitions amples et vagues faisant de l'homme, ou de l'humanité, ou de la société l'objet propre des études sociales, sont presque toujours, sinon de simples critiques, sans vues arrêtées, des monistes, désireux d'imposer tout le contenu de l'univers d'une même discipline soit théologique, soit naturaliste. Quel que soit le nom qu'ils se donnent, ils sont philosophes plutôt qu'hommes de science.³⁴

Les premiers développements de cette nouvelle théorie en regard des enseignements de son école apparaissent d'abord dans un article publié en 1910, sous le titre de « Aperçu d'une méthode simple *d'observation*, d'étude et d'enseignement³⁵ ». Gérin y propose de remplacer la nomenclature des faits sociaux d'Henri de Tourville par une nomenclature des groupes sociaux afin de mettre à l'avant-plan, d'une part, l'objectivité des groupements sociaux, qui deviennent l'objet propre et particulier de la science sociale et, d'autre part, la part active des individus dans la formation et la transformation des groupes.

La nomenclature de Tourville est un outil de description et d'analyse méthodique des faits sociaux, issue des centaines de

rendu en nous mettant entre les mains ces précieux fascicules de science religieuse, de science sociale et de philosophie fondamentale. La philosophie moderne, et même la science moderne chez beaucoup de ses adeptes en vue, me paraissent être dans un désarroi très lamentable. On ne sait plus à quoi se raccrocher. Les psychologues surtout sont un curieux mélange de scepticisme à outrance, de rigorisme scientifique ou plutôt scientifique, et d'imagination vagabonde. Je me demande s'il ne serait pas à propos d'en toucher un mot dans mon étude » (Lettre à Albert Dauprat, Ottawa, 12 décembre 1910, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5477-8).

³⁴ Léon Gérin, « L'objet », p. 55.

³⁵ Nous soulignons.

monographies réalisées par Frédéric Le Play et ses collaborateurs et présentée sous 25 grandes classes, qui vont du plus simple au plus complexe (le lieu, le travail, la propriété, le bien mobilier, le salaire, l'épargne, etc.)³⁶. Gérin exclut de la nomenclature de Tourville tout ce qui n'est pas un groupement et propose une nouvelle nomenclature basée strictement sur les groupements sociaux (famille, atelier commerce, école, église, voisinage, association, commune, union de communes, etc.).

Le fait que le lieu est l'élément le plus « simple » ne justifie en rien, selon Gérin, qu'il soit l'élément explicatif des formes de société, même si, « [d]epuis Aristote, depuis Montesquieu, il n'a pas manqué d'écrivains pour s'inspirer directement, et parfois abusivement, de l'idée de l'influence de la nature des sols ou des climats sur la mentalité humaine ou sur le mode d'organisation des sociétés³⁷ ». Il faut, au contraire, mettre l'humain (la personnalité humaine) au cœur des analyses sociologiques, et les phénomènes d'association ou de regroupement, objet distinct et particulier de la science sociale, le permettent, d'autant plus que Gérin propose une « clef analytique » commune pour tous les groupements, qui sont analysés par la description de leurs principales propriétés empiriques : d'abord son personnel, sa fonction, ses moyens et son mode d'existence, ses phases d'existence et ses relations avec les autres groupements.

Gérin quitte le terrain commun de l'École de la science sociale, en s'éloignant de la nomenclature de Tourville, plus près de la géographie sociale³⁸, même si tous s'accordent pour définir le social par les

³⁶ Les 25 classes sont elles-mêmes subdivisées en 125 rubriques contenant 300 éléments à décrire. Pour plus de précisions, voir la série d'articles d'Henri de Tourville, « La science sociale est-elle une science? », parue dans les premiers numéros de *La Science sociale* (janvier 1886), p. 9-21; vol. II (février 1886), p. 97-109; (avril 1886), p. 289-304; (décembre 1886), p. 493-516.

³⁷ Léon Gérin, « Aperçu d'un enseignement de la science sociale, I. L'objet », *La Science sociale*, (avril 1912), p. 26.

³⁸ La première monographie de Gérin issue d'un travail d'observation s'intitule d'ailleurs « L'habitant de Saint-Justin : contribution à la géographie sociale du Canada », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 2^e série, t. IV, mai 1898, p. 139-216.

groupements sociaux et en faire l'objet de la science sociale à la suite d'Henri de Tourville³⁹. Mais, au-delà de cette définition commune, Gérin considère que les adeptes de la science sociale font « bon marché de l'analyse, le côté le plus positif, mais le moins attrayant de la science, et se contente[nt] de généralisations plus ou moins hâtives⁴⁰ » puisque la nomenclature contient en elle-même l'analyse. La nomenclature entremêle l'analyse et la synthèse, ce qui explique que l'on ait perdu de vue la réalité des groupements. En somme, Gérin veut d'abord décrire avant de statuer sur les liens existants.

Le premier article de Gérin a fait beaucoup de bruit parmi ses collègues français avec qui il a de longs et de nombreux échanges épistolaires pour justifier ses transformations. L'explicitation des procédés utilisés par son école est encore plus développée dans ces échanges et culmine avec la publication en 1912 d'un article de 64 pages et d'un deuxième, inachevé et inédit⁴¹. Dans son premier article, publié au Canada, où il expose sa nouvelle théorie descriptive (ou nomenclature), Gérin ne fait aucunement mention des travaux américains. Lorsqu'il tente ensuite de montrer la pertinence de ses transformations théoriques et méthodologiques, il s'appuie sur les recherches menées aux États-Unis en psychologie et en philosophie sociales, notamment à l'Université de Chicago. Gérin s'est d'ailleurs abonné à l'*American Journal of Sociology* et est devenu membre de l'American Sociological Association⁴².

³⁹ Lettre de Léon Gérin à Victor Muller, Clairefontaine par Coaticooke, 13 août 1910, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5485-2.

⁴⁰ Lettre de Léon Gérin à Paul de Rousiers, Clairefontaine par Coaticooke, 4 août 1910, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5487-9.

⁴¹ « Aperçu d'un enseignement de la science sociale, I. L'objet » et « La méthode de la science sociale, II. L'observation monographique et ce qu'elle comporte », [s. d.], AJC, Fonds Léon-Gérin, 5501. Le manuscrit a été reproduit dans Frédéric Parent, *Léon Gérin, devenir sociologue dans un monde en transition*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2018, p. 277-292.

⁴² L'association avait été fondée cinq ans plus tôt, en 1905, et comptait parmi ses membres fondateurs Franklin H. Giddings (deuxième vice-président) et Albion W. Small (membre du conseil).

Toute la sociologie en vogue aux États-Unis, et dont se réclament à peu près tous les professeurs dans cette spécialité dans leurs universités et leurs collèges, est imbue jusqu'à l'étouffement de psychologie physiologique et de darwinisme. Je me suis abonné à l'*American Journal of Sociology*, je suis devenu membre de la Sociological Society qui a son siège à Chicago, et j'ai fait une abondante récolte d'observations dans ce nouveau milieu. Mais déjà j'aperçois les signes avant-coureurs de la libération de la science sociale des influences psycho-physiologiques⁴³.

Gérin critique les travaux américains en psychologie sociale, qui s'inscrivent dans une « psychologie biologique » ou dans le « parallélisme psycho-physiologique⁴⁴ », souvent même d'inspiration évolutionniste et darwiniste, en particulier ceux de Franklin Henry Giddings (1855-1931), professeur à l'Université Columbia, dont les ouvrages étaient utilisés dans 83 institutions d'enseignement, et de Lester Ward (1841-193), premier président de l'American Sociological Association. Gérin souligne en même temps qu'il existe tout un courant qui reconnaît de plus en plus l'existence spécifique des groupes : « Au début, le sociologue allait directement de la nature à l'homme et de l'homme à la société. Mais voilà que de plus en plus on tient compte d'une action propre des institutions sociales. On est en révolte contre la domination exercée par les sciences de la nature⁴⁵ ».

Même Ward serait en voie de changer sa position, selon Gérin. Ce dernier ajoute aussi les noms de nombreux auteurs qui publient dans l'*American Journal of Sociology* et, en particulier, Charles A.

⁴³ Lettre à Albert Dauprat, Ottawa, 12 décembre 1910, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5477-8.

⁴⁴ Gérin écrit : « Le parallélisme psycho-physiologique (doctrine suivant laquelle à tout atome matériel dans le cerveau il correspond un état psychologique élémentaire, le mouvement de l'esprit étant ainsi parallèle à celui de la matière) avait été mis en vogue par ces monistes mécaniques qui ramenaient tout dans la nature et dans l'esprit à un mouvement moléculaire » (« La méthode de la science sociale, II. L'observation monographique et ce qu'elle comporte », p. 280-281).

⁴⁵ Gérin, « Aperçu d'un enseignement de la science sociale, I. L'objet », p. 44-45.

Elwood (1873-1946), professeur à l'Université du Missouri⁴⁶ et Albion W. Small (1854-1926), premier directeur du département de sociologie de l'Université de Chicago.

Mais, en somme, écrit-il, tout indique que les psycho-sociologues américains reconnaissent de plus en plus la réalité objective des groupements humains et l'opportunité de soumettre à une étude méthodique leurs manifestations concrètes, en dehors de la préoccupation obsédante d'une discipline biologique ou psychologique [...] La psychologie sociale [américaine] perd de son caractère naturaliste pour devenir de plus en plus sociologique, en France c'est plutôt dans le sens idéaliste et littéraire qu'elle a évolué⁴⁷.

Gérin fait preuve d'une érudition assez exceptionnelle selon ses collègues, même parmi ses adversaires, qui le remercient de faire pour eux une analyse des différentes théories sociologiques dans le monde, puisqu'ils sont souvent accusés d'ignorer les travaux des autres écoles. Fait relativement exceptionnel à son époque, autant pour les durkheimiens⁴⁸, Gérin connaît assez bien les travaux de ses collègues américains et affirme que ce sont les psycho-sociologues américains qui lui donnent le plus d'espoir puisqu'ils reconnaissent le groupement humain comme objet et s'attardent en plus à l'étudier concrètement. Outre cette reconnaissance d'une réalité spécifique à la science sociale, les travaux américains lui permettent d'explicitier les moyens de la connaître en développant les bases d'une théorie de la connaissance qui « tient compte à la fois de la réalité du monde

⁴⁶ L'un des premiers docteurs américains de sociologie et « père » de la psychologie sociale aux États-Unis, Elwood a notamment étudié à l'Université de Chicago où il a reçu les enseignements de W. I. Thomas, de George H. Mead, de John Dewey et d'Albion W. Small. Il a publié *Some Prolegomena to Social Psychology*, Chicago, University of Chicago Press, 1901; *Sociology and Modern Social Problems*, New York, American Book, 1910; *Sociology in its Psychological Aspects*, New York, Appleton, 1912.

⁴⁷ Gérin, « Aperçu d'un enseignement de la science sociale, I. L'objet », p. 45 et 61.

⁴⁸ Voir Jean-Christophe Marcel, « Maurice Halbwachs à Chicago ou les ambiguïtés d'un rationalisme durkheimien », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 1 (1999), p. 59.

extérieur et de celle de notre propre esprit⁴⁹ » et qui refuse l'opposition entre l'esprit (les « spiritualistes ») et la matière (les « matérialistes »); ceux-ci étant « aussi primitifs l'un que l'autre⁵⁰ » (les spiritualistes « dualistes »). On ne peut pas réduire, à son avis, l'intuition ou nos « premières idées » à la « condition de mécanisme » puisqu'il « faudra reconnaître à quelques autres agents le pouvoir, non seulement d'enregistrer les sensations, mais de les analyser, de les comparer et de les classer⁵¹ ». Gérin propose plutôt les idées de la théorie pragmatiste et bergsonienne selon laquelle la perception serait plutôt le résultat d'« un tri pratiqué par l'activité même de l'esprit⁵² ». Il reconnaît l'existence et le statut actif de la personne humaine en comparant la connaissance scientifique à la connaissance de sens commun. Pour Gérin, la reconnaissance du groupement humain est en même temps la reconnaissance de l'« esprit humain » et de la « personnalité humaine », qui rejoint l'idée de l'initiative individuelle ou encore de la part « créatrice » de l'individu⁵³.

Dans son texte inachevé où il passe en revue les diverses doctrines philosophiques, Gérin montre que les philosophes, autant les « spiritualistes » ou « idéalistes » que les « matérialistes », refusent toujours « de reconnaître la personne humaine et l'esprit humain, si ce n'est à titre de phénomènes déterminés, plutôt que déterminants,

⁴⁹ « La méthode de la science sociale, II. L'observation monographique et ce qu'elle comporte », p. 281.

⁵⁰ Gérin cite le philosophe et historien des sciences Abel Rey, *Ibid.*, p. 281.

⁵¹ *Ibid.*, p. 289-290.

⁵² *Ibid.*, p. 289.

⁵³ Nous reprenons l'expression du sociologue britannique Paul Willis, auteur de *Learning to Labour*, Saxon House, Farnborough, 1977; édition française : *L'école des ouvriers : comment les enfants obtiennent des boulots d'ouvriers*, Marseille, Agone, 2011, p. 359 : « Dès lors, mon doctorat, puis le projet Learning to Labour sont une sorte de lien entre tout ça, entre l'envie d'une part de rendre compte de la créativité humaine et de l'autonomie réelle dans certains contextes, et d'autre part de garder en tête un cadre plus large de déterminations sociales auxquelles on ne peut échapper. » Il y aurait sans doute des rapprochements à faire entre la pensée de Léon Gérin et la sociologie anglaise, notamment les *Cultural Studies*. La bibliothèque de Gérin contenait par ailleurs de nombreux livres en anglais.

de l'activité bio-psychologique⁵⁴ ». Et ce déni de la personne subsisterait malgré le développement concomitant de la philosophie pragmatique de William James (1842-1910) et de celle d'Henri Bergson (1859-1941), qui se répand en Angleterre, aux États-Unis, en France et en Allemagne et qui « accuse un retour offensif au sein de la philosophie des notions d'esprit humain et de personnalité humaine » comme « principe actif et dirigeant⁵⁵ ». Gérin considère que les résultats se font encore attendre puisque l'introspection demeure le procédé par excellence. Par exemple, James écrit, dans *Philosophie de l'expérience*, que « la grande chose en philosophie, ce n'est pas la logique, c'est la vision passionnée⁵⁶ ». Théodule Ribot, bien qu'il affirme que la psychologie a trop négligé l'idéologie, ramène encore les opérations de l'esprit « à un jeu de muscles⁵⁷ ».

Gérin constate malgré tout des avancées chez les « médecins aliénistes », dont Pierre Janet, continuateur de Ribot, et Gaston Rageot, qui font porter leurs investigations sur la discussion avec les malades. Gérin observe également des progrès en neurologie, chez l'Américain L. L. Bernard (1881-1951), professeur en 1910 à l'Université de Chicago⁵⁸, qui conclut que

[...] la vie consciente et intelligente échapperait de plus en plus aux influences de l'instinct et de l'hérédité; il montre comment les opérations intellectuelles proprement dites sont dans une large mesure indépendantes du jeu des centres nerveux inférieurs; enfin il pose comme condition déterminante de l'acte un mouvement de totalité du système nerveux⁵⁹.

⁵⁴ « La méthode de la science sociale, II. L'observation monographique et ce qu'elle comporte », p. 279.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 281.

⁵⁶ Cité par Gérin, *Ibid.*, p. 284.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 282.

⁵⁸ John F. Galliher et Robert A. Hagan, « L. L. Bernard and the Original American Sociologist », *The American Sociologist*, vol. 20, n° 2 (juin 1989), p. 134-143.

⁵⁹ Souligné par Gérin, *Ibid.*, p. 9.

Le développement d'une théorie de la connaissance fondée sur la nécessité de l'initiative individuelle permet de penser autrement les déterminismes sociaux tels qu'ils s'expriment dans les théories issues des courants du matérialisme géographique (Demolins), historique (Marx) et morphologique (Durkheim). Cette transition des déterminismes aux déterminations dans laquelle on accorde un statut actif au sujet dans la production et la reproduction d'une société, permet progressivement, mais non sans difficultés, aux sociologues américains de l'Université de Chicago, qui adoptent, comme le prévoyait Gérin, la monographie comme méthode privilégiée dans les années subséquentes⁶⁰, de mettre en évidence une autre rationalité propre à la société canadienne-française remettant en cause les théories fonctionnalistes et universelles du social.

La difficile découverte de rationalités multiples ou comment sortir de l'ethnocentrisme de classe : les Américains au Québec

Au Québec, les travaux monographiques ou ethnographiques sont menés par les Américains Horace Miner (1912-1993) et Everett Cherrington Hughes (1897-1983), tous deux de l'Université de Chicago. Ce dernier exprime d'ailleurs sa « reconnaissance au sociologue pionnier du Canada entier » dans une lettre écrite pendant la Seconde Guerre mondiale à la suite des bons commentaires qu'il a reçus de Gérin à propos de sa récente monographie sur Drummondville, intitulée *French Canada in Transition*. Hughes lui confirme que c'est dans ces travaux monographiques, et non dans les productions folkloriques tels les contes et les chants, qu'il a « trouvé ce [qu'il] cherchait », c'est-à-dire « une connaissance du fonctionnement des organes sociaux ». Les efforts de Hughes conjugués à ceux de Jean-Charles Falardeau laissent croire au premier qu'a lieu « une véritable renaissance de la sociologie empirique et analytique dans la province

⁶⁰ Jean-Michel Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*, Paris, Seuil, 2001, p. 153-162.

de Québec⁶¹ ». Les études de Miner, de Hughes et de Taylor appuient et approfondissent la lecture sociohistorique du Québec des premiers sociologues canadiens-français. Ils reconnaissent la singularité de la société québécoise en Amérique du Nord, une société à peine formée par un peuplement français épars sur un immense territoire dont l'embryon d'une population de 60 000 personnes essentiellement rurale subira la conquête anglaise et sera délaissée par une partie de ses élites reparties en France.

Il n'apparaît donc pas incongru pour les chercheurs américains d'envisager la société canadienne-française comme une exception sur le continent nord-américain, une *folk society*, confirmant ainsi que les Canadiens français peuvent se penser comme une nation distincte. L'apport des chercheurs américains est majeur puisque leurs travaux ne s'appuient pas seulement sur la connaissance de la société américaine, mais aussi sur celle des sociétés sud-américaines étudiées par Robert Redfield (1897-1958)⁶², à l'instar des travaux de l'école leplaysienne qui s'appuient sur des centaines de monographies issues de sociétés diverses (Norvège, Scandinavie, Canada, Russie, France, etc.). Du point de vue méthodologique, la société canadienne-française devient un cas parmi d'autres configurations de sociétés selon une approche comparative, cas d'autant plus fascinant qu'il semble faire état d'une forte confrontation entre un mode de vie « traditionnel » et un mode de vie « moderne », tel que le conçoivent alors les anthropologues et les sociologues américains.

Quand les habitants deviennent des paysans à Saint-Denis

Au cours de ses recherches de doctorat à l'Université de Chicago sous la direction de Robert Redfield, l'anthropologue Horace Miner (1912-1993) s'intéresse aux modes d'existence agricoles et choisit de

⁶¹ E. C. Hughes à L. Gérin, lettre datée du 12 avril 1944, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5469-5.

⁶² Voir, notamment, la thèse de doctorat de Robert Redfield, *Tepoztlan, a Mexican Village: A Study of Folk Life*, Chicago, University of Chicago Press, 1930; « The Folk Society », *The American Journal of Sociology*, vol. LII, n° 4 (1947), p. 293-308 et Christian Deverre, « Robert Redfield et l'invention des sociétés paysannes », *Les Études rurales*, vol. 183, nos 1-2 (2009), p. 41-50.

rédiger une monographie d'un village agricole québécois. Chez les Canadiens français, le résident d'un village rural se nomme « habitant » plutôt que « paysan ». Outre le peu de fonctionnalité des structures officielles d'encadrement (la seigneurie, les municipalités, etc.), les Canadiens français cumulent plusieurs emplois, notamment dans l'exploitation des ressources naturelles en plus du travail agricole, pour assurer leurs conditions d'existence⁶³. L'appellation d'habitants adoptée pour désigner les Canadiens français ruraux, plutôt que celle de paysans, donne sens aux conditions d'existence particulières d'une économie agricole dont la reproduction est problématique et qui doit se réaliser grâce à l'apport d'autres activités économiques.

Dans la préface de sa monographie de Saint-Denis, Miner nuance toutefois la lecture que propose Redfield dans l'introduction au sujet des « paysans de Saint-Denis » dans la préface qu'il écrit. Selon ce dernier, les faits empiriques observés par Miner sont compatibles avec sa propre vision de la société canadienne-française, qui présenterait une configuration propre aux sociétés paysannes situées dans le continuum *folk*-urbain. Miner affirme, pour sa part, qu'il n'a pas cherché à valider la théorie du continuum *folk*-urbain de Redfield, et que c'est Redfield lui-même qui a classé sa monographie dans la typologie des sociétés paysannes. Plus précisément, il mentionne en 1963 que sa monographie sur Saint-Denis « n'a pas été entreprise dans le but d'illustrer ou de vérifier quelque typologie sociale que ce soit. Bien que les données s'ajustent à de tels types, les faits en sont

⁶³ Dans sa monographie d'une petite ville de la Mauricie dans les années 1970, Colette Moreux note encore que plusieurs hommes sont des « jobbers », c'est-à-dire qu'ils occupent plusieurs emplois non spécialisés (*Douceville en Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1982). Gérard Bouchard l'a aussi souligné en recourant à la notion de « pluriactivité » dans le cas du Saguenay (*Quelques arpents d'Amérique : population, économie, famille au Saguenay 1838-1971*, Montréal, Éditions du Boréal, 1996). Nous pourrions sans doute signaler dans le prolongement des « jobbers », le cas des « patentoux », qui existent encore aujourd'hui, peut-être sous une appellation différente, dont Marcel Rioux a fait un magnifique éloge dans sa préface au livre *Les patentoux du Québec*, Montréal, Éditions Parti pris, 1978.

indépendants et demeurent tels que nous les avons établis⁶⁴ ». Miner revendique ainsi, sans le dire ouvertement, une certaine autonomie de la recherche de terrain par rapport à une certaine conception du travail empirique qui ne serait qu'une simple vérification des théories.

Hughes donne raison à Miner dans un article qui revient sur leur entreprise de monographies de communautés. Hughes précise bien que « [*t*]he French Canada project was not, I must tell you, designed, if by design one means a blue-print complete before the work was begun⁶⁵ ». Après son embauche à l'Université McGill en 1927, Hughes a décidé d'étudier les Canadiens français puisque leur présence à Montréal lui semblait « *the most interest thing about Montreal and that region*⁶⁶ ». Il parlait de Chicago avec l'idée que les Canadiens français constituaient une « minorité nationale » en voie d'assimilation, ce que pensaient aussi ses collègues à McGill. Après l'obtention par l'Université d'une subvention de la fondation Rockefeller, Hughes décide d'étudier le problème du chômage avec l'aide d'étudiants tout en décidant, avec son collègue Dawson, de l'étudier du point de vue de la division ethnique du travail. Après quelques conversations avec son ami Redfield, qui travaille à une série d'études de communautés au Yucatan, Hughes estime alors qu'il ne sera pas possible de comprendre les changements à Montréal si on ne trouve pas de « *base line from which to gauge changes in French-Canadian culture and institutions*⁶⁷ ». Il a ainsi pensé à un continuum différent de celui de Redfield en fonction de la proportion des anglophones, de Saint-Denis où la présence est nulle jusqu'à Montréal où elle est forte, en passant par Drummondville.

Cette lecture de la société canadienne-française donne ensuite lieu à de vives réactions de la part du politicologue Philippe Garigue

⁶⁴ Horace Miner, *Saint-Denis : un village québécois*, LaSalle, Hurtubise HMH, 1985 [1939], p. 16-17.

⁶⁵ Everett C. Hughes, « The Natural History of a Research Project: French Canada », *Anthropologica*, vol. V (1963), p. 225.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 226.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 231.

et de ses continuateurs⁶⁸, ceux-ci voyant déjà dans le Québec francophone une société essentiellement moderne et urbaine, pour ne pas dire une société « dans la normalité nord-américaine », comme si découvrir une spécificité à la société canadienne-française ne faisait que renforcer les idéologies de l'infériorité des Canadiens français, de leur irrationalité ou de leur retard de développement⁶⁹. La prudence de Miner à insérer le cas canadien-français dans le tableau des sociétés paysannes de Redfield montre bien que l'approche comparative des chercheurs américains les amène à réfléchir à la concordance et à la pertinence de tels types sociaux inscrits dans le continuum *folk*-urbain et construits à partir d'autres sociétés⁷⁰.

Des sociologues tels qu'Hubert Guidon⁷¹ et Marcel Rioux⁷² critiquent la thèse de la « normalité » des Canadiens français soutenue

⁶⁸ Voir, notamment, Philippe Garigue, « Mythes et réalités dans l'étude du Canada français », *Contributions à l'étude des sciences de l'homme*, vol. 3 (1956), p. 123-132 et « Évolution et continuité dans la société rurale canadienne-française », *Culture*, vol. XVIII (décembre 1957), p. 379-392.

⁶⁹ René Durocher et Paul-André Linteau (dir.), *Le « retard » du Québec et l'infériorité économique des Canadiens français*, Trois-Rivières, Boréal Express, 1971.

⁷⁰ La même chose se produit chez Gérin, comme l'avait déjà souligné Nicole Laurin, à propos des types familiaux de l'École de la science sociale. Les types « particularistes » et « communautaires » empruntés à d'autres sociétés deviennent ici des types « quasi-particularistes » et « quasi-communautaires ». Laurin souligne très justement cette importation-appropriation : « Gérin appartenait à l'école française de la science sociale inspirée par Le Play; il en partageait la philosophie, la méthode, la théorie et ce sont les concepts de Le Play, adaptés par Demolins et de Tourville, en particulier, qu'il réitère dans ses enquêtes et ses observations. Pas intégralement toutefois. Une sorte d'alchimie autochtone dissout déjà la problématique importée dans des acides de son cru. Bien d'autres fois après Gérin, des accidents de voyage surviendront à la théorie. Gérin, lui, va constater que les modèles familiaux de Le Play sont insuffisants et simplistes; il s'efforcera alors d'y greffer quelques contradictions de chez nous. » (Nicole Laurin, « La sociologie des classes sociales au Québec, de Léon Gérin à nos jours », dans *Continuité et rupture : les sciences sociales au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 533).

⁷¹ Hubert Guidon, « Réexamen de l'évolution sociale du Québec », dans Marcel Rioux et Yves Martin (dir.), *La société canadienne-française*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971 [1960], p. 149-171.

⁷² Marcel Rioux, « Remarques sur les concepts de folk-société et de société paysanne »,

par Garigue en s'appuyant sur les études de cas américaines, ou les enquêtes de terrain, qui feraient mieux état, à leur avis, de la vie sociale canadienne-française que les argumentations qui misent plutôt sur des données institutionnelles des administrations provinciales et fédérales plaquant l'urbanité et la modernité des administrations centrales à l'ensemble du Canada français⁷³.

Miner approfondit la description morphologique des familles canadiennes-françaises amorcée par Léon Gérin, après avoir décrit les conditions écologiques de l'établissement du village de Saint-Denis-de-Kamouraska. Sa description des activités familiales sur les fermes, dans la domesticité, en politique, ainsi que la prise en considération des mariages endogames dans les familles et leur cycle de vie montrent, dans ce village québécois des années 1930, la prégnance quotidienne des relations de parenté et d'alliances entre les familles dans l'ensemble des activités bien que leur reproduction soit devenue problématique. L'exploitation agricole encore peu mécanisée nécessite une famille nombreuse pour constituer une « main-d'œuvre », mais les fils et les filles de ces familles ne trouvent plus à s'établir faisant face à la saturation des terres agricoles arables depuis le XIX^e siècle. Les limites écologiques sont envisagées non seulement comme des contraintes, mais comme des déterminismes économiques auxquels la famille doit s'adapter, puisqu'il devient de plus en plus difficile de reproduire un mode de

Anthropologica, vol. 5 (1957), p. 147-162.

⁷³ C'est surtout Marcel Rioux d'ailleurs qui reprend les discussions autour des sociétés *folk* de Redfield et qu'il définit comme « un type intermédiaire entre la société archaïque et la société urbaine; ce pourrait être aussi une société archaïque en train de s'occidentaliser ou certaines couches paysannes des sociétés occidentales » (Marcel Rioux, « Un bilan de l'anthropologie contemporaine », *Revue de psychologie des peuples*, (1954), p. 73). Ou encore : « Les interactions primaires entre les membres de ces sociétés ont une importance capitale. Encore une fois, ces sociétés ne devraient pas être définies tant par des privatifs – non mécaniques, non urbanisées, non industrialisées – que par un caractère positif : ces sociétés sont basées sur des rapports personnels, concrets, entre individus » (Rioux, « Remarques sur les concepts de folk-société et de société paysanne », p. 155-156). Voir aussi l'appendice 1, « Critique de l'hypothèse de Redfield », dans *Belle-Anse*, Ottawa, Musée national du Canada, 1961, p. 75-84.

vie antérieure lorsque les terres étaient plus accessibles. D'où les tensions entre les anciennes façons de faire et la situation écologique présente, qui les rendent dysfonctionnelles⁷⁴.

Dans les trois chapitres suivants⁷⁵, Miner décrit minutieusement les activités religieuses et en quoi celles-ci viennent réguler et légitimer certaines pratiques populaires et disqualifier d'autres pratiques allant de l'abus d'alcool aux croyances magiques. Bien que cet anthropologue évite avec prudence l'opposition manichéenne entre sociétés traditionnelles et sociétés modernes en montrant les tentatives d'adaptation des formes anciennes aux réalités nouvelles, les termes d'adaptation et de dysfonctionnement restent déterminés par le postulat d'une objectivité matérielle de l'habitat, une rationalité économique qui découle de la dépendance du monde rural à l'urbanité, une scientificité qui imprègne les pratiques modernes et devient une référence dans ce milieu. Ces conceptions au fondement de ses analyses de la vie sociale de Saint-Denis conduisent Miner à formuler des constats de décalage entre le système économique et le système culturel des Canadiens français. C'est ainsi que l'on peut comprendre la conclusion de Miner à son étude :

Voilà qui suggère une orientation nouvelle dans l'étude de l'intégration culturelle. Il faut examiner non seulement le degré d'intégration au sein de la société, mais également voir dans quelle mesure la culture est adaptée à son habitat. Si cette adaptation de la société au milieu est mauvaise en termes d'économie immédiate, l'intégration des éléments purement sociaux fondés sur l'économie sera faible. Quoique l'adaptation laisse à désirer à long terme, les éléments purement sociaux pourront atteindre un haut degré

⁷⁴ Les tensions entre les modes de vie agricoles et industriels ont été minutieusement analysées par l'anthropologue Michel Verdon au Saguenay-Lac-Saint-Jean (Michel Verdon, *Anthropologie de la colonisation au Québec : le dilemme d'un village du Lac-Saint-Jean*, préface de Marcel Rioux, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973).

⁷⁵ Voir, plus particulièrement, les chapitres 5 à 7, « Les fonctions de la religion », « La messe dominicale » et « La maîtrise de la nature » (Miner, *Saint-Denis : un village québécois*, p. 135-194).

d'intégration. L'étude de l'intégration culturelle ne devrait pas se limiter uniquement à une enquête sur l'inter-adaptation des institutions et des mœurs, mais aussi sur leur intégration dans l'habitat. C'est dans la mesure où une société est bien intégrée sur le plan interne que l'on peut prévoir s'il y aura des conflits et des changements. Par ailleurs, on peut évaluer, même à long terme, quels seront les conflits et les changements probables eu égard à l'intégration de la société à son habitat⁷⁶.

L'habitat fait référence ici aux conditions écologiques, qui sont devenues des déterminismes économiques pour la culture. En mettant l'accent sur l'habitat, Miner souligne le caractère central de la famille canadienne-française dans le développement de la vie sociale. À la différence des croyances idéologiques, les activités religieuses qui nous sont décrites ne créent pas cette vie sociale, mais viennent la réguler avec des succès et des échecs.

L'étude monographique de Miner se termine par un récit de vie, une innovation par rapport aux travaux monographiques d'alors. Ce récit livre non seulement des informations sur la vie à Saint-Denis, mais permet aussi d'observer comment ces informations sont organisées par le locuteur selon un raisonnement qui lui est propre. Ces nouvelles données prolongent d'une certaine façon les développements d'une sociologie du sujet, déjà amorcée dans les derniers travaux de Gérin en sociologie de la connaissance, et qui reconnaissent un statut actif à l'individu, et non seulement passif dans le sens, par exemple, où il devrait subir des déterminismes externes, d'où l'importance en définitive de considérer le point de vue d'autrui dans son propre discours⁷⁷.

⁷⁶ Miner, *Saint-Denis : un village québécois*, p. 304-305.

⁷⁷ Au XIX^e siècle, la sténographie aurait pu permettre la retranscription des discours oraux comme elle se faisait déjà dans les palais de justice et au Parlement d'Ottawa. Miner a peut-être utilisé la sténographie ou bien il a eu accès au magnétophone qui ne se généralise cependant qu'après la Seconde Guerre mondiale (Bruno Bonu, « "L'autre" révolution technologique en sciences du langage : les cas du phonographe et du magnétophone à cassette », Dossiers d'HEL, SHESL, 2014, Linguistiques d'intervention. Des usages socio-politiques des savoirs sur le langage

De retour en 1949 pour constater les changements survenus depuis la fin de son enquête de terrain à l'été 1937, Miner s'étonne des transformations qui se sont produites depuis la Seconde Guerre mondiale, et il souligne notamment la création de nombreuses coopératives, formes d'institutionnalisation de l'économie qu'il n'avait pas prévues et qu'il attribue à l'action des gouvernements, sans se référer à ses propres analyses de la dynamique sociale de l'économie agricole et villageoise de Saint-Denis dans laquelle les familles sont centrales et développent une économie produisant une redistribution des emplois entre les familles⁷⁸.

Les travaux subséquents en sociologie de l'économie québécoise font état d'une diversité sociale plus grande des formes institutionnelles d'économie en Amérique du Nord et les expliquent à partir de la configuration particulière des relations sociales qui les composent⁷⁹.

et les langues, [En ligne], [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01115046>] (18 novembre 2020)). Dès sa première monographie publiée en 1954, Marcel Rioux, dans la lignée de son beau-père, Marius Barbeau, publie en appendice un glossaire en plus de quatre contes. De cette « littérature orale » ou de ce « folklore », Rioux publie dans sa deuxième monographie, toujours en appendice, des « notes autobiographiques d'un Belle-Ansois ». Quoi qu'il en soit, et pour diverses raisons, l'analyse de la matérialité langagière n'est pas encore au cœur du travail sociologique bien que les travaux de Gérin en montrent déjà l'importance : « Dans les moments d'accalmie, je déguste les psychologues, monistes, pragmatistes et autres gentils personnages. La dernière trouvaille, c'est que la conception anti-intellectualiste de l'univers est tellement sublime que le langage humain ne saurait l'exprimer. L'esprit humain rapetisse l'univers, le langage humain le mutile et le difforme... Mais alors? Comme disait M. Doumic, alors, il ne reste plus qu'à se taire, à contempler en silence dans le plus parfait mépris des conceptions qui cherchent à s'exprimer » (Lettre à sa mère, Joséphine Gérin-Lajoie, Ottawa, 24 décembre 1910, 9 h 30 a.m, AJC, Fonds Léon-Gérin, 5381-30). Il faudra écrire un autre article pour montrer ces développements et les modalités de prise en compte de cette matérialité langagière, qui sera plus longuement analysée dans les travaux monographiques de Colette Moreux.

⁷⁸ Horace Miner, « A New Epoch in Rural Quebec », *American Journal of Sociology*, vol. LVI (1950), p. 1-10.

⁷⁹ L'économie québécoise est composée de formes institutionnelles parmi les plus diversifiées en Amérique du Nord : une économie coopérative très développée dont un secteur d'économie dite sociale, une économie d'État plus importante qu'ailleurs, une forte concentration de PME, un taux de syndicalisation très élevé,

Les travaux de Norman W. Taylor sur les industriels canadiens-français pour son doctorat à l'Université Yale sont précurseurs de cette découverte, comme nous le verrons, parce que celui-ci observe que, même dans les entreprises privées canadiennes-françaises, les relations sociales qui les forment sont différentes de ce que supposent les notions juridiques de l'entreprise privée.

Si l'étude d'Horace Miner se termine par un chapitre sur l'adaptation de la vie « traditionnelle » du village de Saint-Denis à la « modernité », l'ouvrage d'Everett C. Hughes renverse cet ordre, puisqu'il débute par le thème central de l'industrialisation du Canada français et qu'un chapitre est consacré à la transformation de l'économie de Drummondville, ville choisie parce qu'elle est emblématique de cette transition.

L'étude de l'industrialisation des Canadiens français

Cantonville (Drummondville), qui est l'objet de la monographie de Hughes, est effectivement un lieu de rencontre des différentes composantes de la société québécoise d'alors : un milieu agricole entoure cette capitale régionale, des francophones y sont devenus ouvriers, artisans, commerçants et vivent en ville et des anglophones liés à la grande industrie internationale (la Canadian Celanese) y résident. La contribution des chercheurs américains au Québec aura été d'introduire le déterminisme économique dans leurs travaux, l'enjeu de la culture se résumant à son adaptation. Cela est particulièrement vrai dans le cas de Hughes, qui cherche à comprendre ce qu'il appelle « la crise de l'industrialisation des Canadiens français », c'est-à-dire leur très faible participation dans les grandes industries, symbole institutionnel central de l'organisation des sociétés modernes.

etc. Voir, à ce sujet, Gilles Houle et Jacques Hamel, « Une nouvelle économie politique québécoise francophone », *The Canadian Journal of Sociology = Cahiers canadiens de sociologie*, vol. 12, n^{os} 1-2 (printemps 1987), p. 42-63.

Dans l'article « L'industrie et le système rural au Québec⁸⁰ », Hughes présente aussi une vision nuancée et complexe de la société canadienne-française, bien loin du simple étiquetage ethnocentrique. Il reformule la distinction entre sociétés *folk* et sociétés modernes à partir de la différenciation entre sociétés traditionnelles et sociétés modernes ajoutant aussi que les syncrétismes de la société canadienne-française ne sont pas exceptionnels et dérivés d'une quelconque essence culturelle. La situation inférieure des Canadiens français dans la division du travail ne serait pas singulière, selon lui, mais relèverait plutôt d'une caractéristique commune aux populations locales, incluant les populations américaines, impuissantes devant l'arrivée des multinationales et de leurs dirigeants, mobiles et cosmopolites, dans leur milieu. Hughes compare aussi la situation canadienne-française à celle du Rhineland (Rhénanie) en Allemagne où les

Protestant entrepreneurs from outside the region had brought heavy industry to utilize local resources and had mobilized local Catholic peasants as their labor force. Protestant labor leaders followed the entrepreneurs to organize the local labor (exactly as in Quebec). As I followed up this case, I got more clearly into my mind the model of the regions or community industrialized by outsiders, cultural aliens⁸¹.

Pour mieux comprendre la situation du Canada français, Hughes passe plus d'un an en Allemagne à étudier l'histoire de l'industrialisation et la division ethnique qui en découle, opposant le « traditionnel » et le « spirituel », d'un côté, le « séculier » et le « technologique », de l'autre. Ces constats s'appuient aussi sur ses observations des milieux anglophones de Drummondville dans lesquels il a un accès privilégié par rapport aux sociologues francophones en tant qu'Anglo-Saxon, Américain né en Ohio, professeur à l'Université McGill, puis à Chicago⁸². À Drummondville, Hughes montre l'existence d'un fort

⁸⁰ Everett C. Hughes, « L'industrie et le système rural au Québec », dans Rioux et Martin (dir.), *La société canadienne-française*, p. 91-99 [version française d'un article tiré de *The Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. IV, n° 3 (août 1938), p. 341-349].

⁸¹ Hughes, « The Natural History of a Research Project: French Canada », p. 228-229.

⁸² Nous ne connaissons malheureusement pas les modalités d'intégration de Hughes

clivage ethnique entre anglophones et francophones. Le quartier anglophone privé, construit en 1926 et géré par la compagnie où résident les dirigeants de la Canadian Celanese, en est le symbole, d'autant plus que les Canadiens français ne peuvent traverser ce quartier privé.

À la différence du sociologue du travail français, Georges Friedmann, qui étudie l'industrialisation et l'urbanisation, autant dans les sociétés du bloc de l'Est, dans d'autres pays européens qu'aux États-Unis dans les mêmes décennies du xx^e siècle et qui observe, dans certains cas, une industrialisation et une urbanisation collectivistes, pour le sociologue du travail Everett Hughes, industrialisation, urbanisation, modernisation sont des notions qui se limitent à la modernité économique américaine. C'est ce qui nous semble expliquer l'incapacité de Hughes, tout comme de Miner d'ailleurs, à déterminer l'existence d'autres relations sociales constituant l'économie canadienne-française à Drummondville et non seulement une culture différente. L'extrait suivant le montre, puisque Hughes statue sur le sens des agissements des Canadiens français en regard des procédés d'embauche des travailleurs de la Canadian Celanese et de la division ethnique stricte entre subalternes et dirigeants :

La société canadienne-française a un caractère fortement familial en même temps que minoritaire. Pour ces deux raisons, on doit s'attendre à voir mettre de l'avant avec insistance les réclamations d'ordre personnel dans les demandes d'emploi. Chaque famille joue le rôle de bureau de placement pour ses membres. Le Canadien français dans la vie publique sent cette pression l'obliger à pourvoir aux besoins de ses amis, de ses parents et des Canadiens français. La jalousie vis-à-vis ceux qui obtiennent un avancement est le complément naturel d'un tel système⁸³.

à son travail de terrain, ni la durée, à l'exception du fait qu'il était accompagné, tout comme Miner d'ailleurs, de sa femme (pour Miner, voir le documentaire de Bernard Émond, *Le temps et lieu*, 1999).

⁸³ Hughes, *Rencontre de deux mondes*, p. 106.

La description que fait Hughes des comportements économiques des Canadiens français montre que ses catégories opératoires ne lui permettent pas de définir une autre logique sociale formant le rapport à l'économie des Canadiens français. Que veut dire l'expression « d'ordre personnel »? N'est-ce pas un truisme de l'observation empirique, puisque toutes les réclamations sont le fait de personnes qui les formulent? En fait, cette catégorie résiduelle peut être interprétée comme une marque du caractère irrationnel, ou de rationalité très limitée, des revendications familiales, consolidant ainsi sa perception des rapports interfamiliaux considérés comme des relations de « jalousie », même si Hughes note que les familles souhaitent la redistribution des emplois entre plusieurs familles plutôt qu'une seule. La référence au vif sentiment de jalousie laisse penser que nous sommes dans le registre de l'intérêt local de la famille, qui permet aux Canadiens français de vivre, et qui s'oppose au registre de la rationalité économique globale de l'industrie.

De par sa position « américaine⁸⁴ » d'observateur privilégiant une conception de la famille nucléaire, Hughes ne peut sans doute pas prendre la mesure de l'étendue des relations de parenté et d'alliances. Il qualifie en somme ces comportements à l'aide d'un autre syncrétisme, celui d'« individualisme familial » :

C'est bien cette insistance que met la famille en tant que famille à atteindre ses ambitions par son propre effort qui semble constituer l'« individualisme » proverbial du cultivateur du Québec. Cet

⁸⁴ Hughes reconduit les normes dominantes propres à son groupe d'appartenance et il le sait très bien, notamment en ce qui concerne ses analyses sur les « cliques » et, plus généralement, sur les groupes plus « petits » et « informels » qui apparaissent dans son quinzième chapitre, « Les contacts sociaux ». Hughes mentionne que ses analyses « *of the more intimate life of the masses of the people of the town is sketchy. The story of the working-class family, – the internal stresses and strains of such a family newly come from farm to town and factory, – is not more than touched upon. We did not get adequate case material on this point. In fact, what the family as a going concern is in Cantonville, what crises it meets in its ongoing life, we did not find out* » (Hughes, « The Natural History of a Research Project: French Canada », p. 234-235).

individualisme n'est pas tant celui de l'individu comme tel que, si on nous pardonne ce paradoxe, celui de la famille tout entière. La famille ne veut pas abandonner son sort aux mains des autres ni aider à payer pour l'instruction des autres. Elle tient à conserver ses ressources pour des fins décidées par la communauté familiale elle-même⁸⁵.

Hughes n'affirme pas pour autant qu'il s'agit d'une société « individualisée » au sens que Redfield lui donnait : « On peut dire qu'une société est individualisée dans la mesure où le comportement approuvé par la société d'un de ses membres n'engage pas la famille, le clan, le voisinage, le village ou un autre groupe primaire⁸⁶ ».

La conclusion de cette section du livre montre que Hughes est conscient de s'être engagé sur un terrain glissant par cette description et cette analyse :

Ces remarques ne sont que des hypothèses basées sur l'observation et aussi sur ce que nous savons d'autres sociétés. Une autre possibilité est qu'une expérience plus longue avec la grande industrie va considérablement atténuer le caractère familial et personnel de la société canadienne-française⁸⁷.

Les hypothèses de Hughes sont en ligne directe avec un certain évolutionnisme économique dans lequel la modernité économique est le modèle idéologique. L'enquête de Norman Taylor va approfondir ces questionnements en observant des industriels canadiens-français dont les comportements dans l'économie devraient être déterminés par cette modernité.

La rationalité et l'irrationalité économiques des Canadiens français

La recherche de Norman W. Taylor montre de façon encore plus explicite les présupposés idéologiques présents dans la vision des

⁸⁵ Hughes, *Rencontre de deux mondes*, p. 304.

⁸⁶ Cité et traduit par Rioux, *Belle-Anse*, p. 82.

⁸⁷ Hughes, *Rencontre de deux mondes*, p. 107.

chercheurs américains de cette période. On connaît peu de chose de ce doctorant de la Business School de l'Université Yale, financé par la Carnegie Corporation de New York et qui a soutenu sa thèse, *A Study of French Canadians as Industrial Entrepreneurs*, en 1957. Nous pouvons cependant constater que les hypothèses de Hughes sur l'entrée des Canadiens français dans l'ère de l'industrialisation sont au fondement de la thèse de Taylor. Jean-Charles Falardeau, ancien étudiant au département de sociologie de l'Université de Chicago dans les années 1940 où il a suivi notamment les cours de Robert Redfield et avec qui il a mené une étude sur l'institution paroissiale⁸⁸, publie un article qui expose les principaux résultats de la thèse de Taylor dans la revue *Recherches sociographiques* de 1961⁸⁹. Celui-ci choisit d'étudier des industriels canadiens-français dans le secteur de l'économie le plus « avancé », c'est-à-dire l'industrie non pas en région rurale, mais dans un environnement urbain caractéristique de la modernité. Bien que les sociologues et les anthropologues américains intègrent dans leur vision une conception de la modernité économique, la vie sociale, selon la théorie fonctionnaliste et ses variantes, ne se résume pas au système économique. C'est ainsi qu'explicitement au début de son article, Taylor s'oppose aux historiens québécois Albert Faucher et Maurice Lamontagne, selon lesquels le retard économique des Canadiens français au Canada s'explique par des facteurs géographiques et économiques relatifs à leur localisation et non pas par des traits spécifiques aux Canadiens français. Or Taylor, habilement, veut invalider cette causalité simple en étudiant les gens d'affaires canadiens-français et canadiens-anglais à l'intérieur du Québec, donc des industriels d'origines ethniques différentes, qui vivent dans les mêmes conditions géographiques et économiques (ressources naturelles) afin d'évacuer ces facteurs

⁸⁸ Jean-Charles Falardeau, « Itinéraires sociologiques », *Recherches sociographiques*, vol. 15, n^{os} 2-3 (1974), p. 219-227.

⁸⁹ Norman W. Taylor, « L'industriel canadien-français et son milieu », *Recherches sociographiques*, vol. II, n^o 2 (avril-juin 1961), p. 123-150.

géographiques et économiques comme explication de la variance. Par ailleurs, il sait que les statistiques disponibles dans la province montrent une différence marquée de la taille et de la productivité des entreprises selon les deux groupes, en faveur des anglophones. Pour lui, seul le « facteur culturel » pourrait expliquer la différence entre les deux groupes dans le même environnement.

Pour ce faire, il entreprend une enquête de terrain, qui devait d'abord se résumer à des entretiens portant sur les valeurs et les attitudes des Canadiens français et des Canadiens anglais à l'égard de l'économie. Son travail empirique est basé sur quatre hypothèses :

La direction des entreprises manufacturières, chez les Canadiens français, a, en général, un caractère familial marqué et l'importance que l'on attache à la sécurité de la famille conduit à l'adoption de politiques conservatrices dans l'administration des affaires.

Le chef d'entreprise canadien-français a tendance à garder entre ses propres mains la direction de son entreprise, tant sur le plan financier que sur le plan administratif; cette pratique constitue un obstacle à l'expansion des entreprises.

Entre les chefs d'entreprise et leurs employés, leurs concurrents ou d'autres agents économiques, les relations ont un caractère personnel, contrairement à ce que l'on observe, en général, dans les sociétés fortement industrialisées. Ce mode de relations restreint la liberté d'action du chef d'entreprise et constitue ainsi un facteur défavorable à l'efficacité et à la croissance.

Bon nombre de manufacturiers canadiens-français sont peu préoccupés de suivre l'évolution du marché et de s'y adapter; c'est là la source de comportements non rationnels, chez ces chefs d'entreprise⁹⁰.

L'analyse thématique de ses entretiens lui permet d'étayer ses hypothèses. Il est particulièrement intéressant de constater la « dérive » de son travail de terrain. Il réalise des observations sur le

⁹⁰ Taylor, « L'industriel canadien-français et son milieu », p. 125-126.

vif dans les entreprises et constate que les relations familiales entraînent une redistribution des ressources de l'entreprise dans la famille étendue. Ses entretiens explorent bien plus que les valeurs et les attitudes des gens; ils lui permettent de décrire les comportements des industriels dans la gestion de leurs affaires et sur les réseaux sociaux des marchés. Taylor se rend compte que l'institution centrale de ces Canadiens français demeure la famille plutôt que ce qu'elle devrait être selon la théorie fonctionnaliste dans un monde industriel et urbanisé, soit l'entreprise. La comparaison avec les hommes d'affaires anglophones au Québec est éclairante sur ce point.

Reprenant une expression de l'économiste Esdras Minville que s'approprie aussi Hughes, Taylor constate un « individualisme familial » chez les Canadiens français à la différence de l'individualisme universaliste chez les Américains. Il constate aussi que la croissance économique de l'entreprise n'est pas une fin en soi et qu'elle s'arrête chez les Canadiens français quand les besoins de la famille sont comblés⁹¹. Enfin, les Canadiens français ne tiendraient pas compte de l'objectivité dans le domaine économique :

Les relations personnelles jouent, dans les milieux économiques nord-américains, un rôle plus important que celui qu'on leur attribue généralement. Le neveu du patron est d'habitude plus favorisé qu'un autre employé. Il est normal que, dans n'importe quelle société humaine, les sentiments affectent de quelque façon les rapports économiques. L'objectivité, néanmoins, est une règle presque impérative pour l'homme d'affaires américain. Chez les Canadiens français, les considérations personnelles prennent souvent le pas sur les exigences de l'objectivité, à un point tel, comme nous l'avons vu, qu'on en viendra à adopter des politiques non rationnelles sur le plan économique⁹².

⁹¹ Léon Gérin a observé le même phénomène chez les cultivateurs. Il nomme ce phénomène le « domaine plein » (Léon Gérin, *Le type économique et social des Canadiens : milieux agricoles de tradition française*, Montréal, Éditions de l'A.C.-F., 1938, p. 82).

⁹² Taylor, « L'industriel canadien-français et son milieu », p. 150.

On remarquera ici que Taylor ne nie pas l'intervention de la famille dans l'économie américaine et il estime même « normal » de considérer l'influence de la famille nucléaire dans l'entreprise. Or les relations de parenté et d'alliances donnent lieu chez les Canadiens français à la création d'une famille étendue.

Ainsi, cette rationalité sociale de l'économie fondée sur la famille étendue est de l'ordre des sentiments, comme si, dans les comportements économiques capitalistes, il n'y avait pas aussi des sentiments, mais uniquement de froids raisonnements objectifs⁹³. La démarche heuristique de Taylor lui permet de sortir de l'application mécanique de sa théorie. Ses observations montrent que la division de la vie sociale entre facteurs culturels et facteurs économiques, entre idéal et matériel, n'est pas valide. Son travail empirique révèle plutôt que les pratiques économiques des Canadiens français sont faites de culture, c'est-à-dire de connaissances qui sont constitutives de l'économie comme action sociale.

Devant l'absence d'adéquation entre sa théorie et ses observations empiriques, Taylor produit une interprétation contradictoire, en montrant d'une part qu'il existe une cohérence « normale » dans les comportements des industriels canadiens-français dans la mesure où c'est la famille qui est l'institution centrale dans cette société plutôt que l'entreprise. Il ramène cette situation au début du capitalisme, même si ses observations sont réalisées dans les années 1950, sans nous expliquer pourquoi ce « capitalisme première mouture » reste celui des Canadiens français. Après avoir établi, non pas l'arbitraire culturel des comportements des Canadiens français, mais l'existence d'un ensemble d'obligations régissant les relations entre les familles au fondement de l'activité industrielle, Taylor affirme que le comportement économique des industriels canadiens-français est non rationnel parce qu'il fait fi, la plupart du temps, des impératifs économiques.

⁹³ Voir, à ce sujet, Paul Sabourin, « Le capitalisme sentimental : raisons, émotions et économie », dans Marina D'Amato (dir.), *Ragioni E Sentimenti*, Rome, Roma TrE-Press, 2016, p. 105-116.

D'autre part, le chercheur de Yale adopte un autre point de vue à la fin de son article, puisque la rationalité économique n'est plus associée alors à l'universel et à l'objectivité, mais réfère au modèle de l'économie américaine, qui constitue pour lui sa référence. Par ses entretiens et son travail de terrain de type ethnographique, par la construction d'une étude de cas qui remet en question la théorie fonctionnaliste de la société fondée sur la dichotomie entre le système économique et culturel, par sa découverte empirique d'une cohérence sociale qu'il n'arrive pas à théoriser, Norman Taylor fait la démonstration que le travail sociologique peut remettre en cause les *a priori* centraux relatifs à l'origine sociale du chercheur, qu'il soit américain ou québécois.

De toute évidence, sa recherche soulève des problèmes théoriques, méthodologiques et empiriques qui le dépassent, comme nous pouvons l'observer en conclusion :

[...] notre enquête nous a permis, croyons-nous, de discerner les traits caractéristiques de la mentalité du chef d'entreprise canadien-français. Ainsi que l'a fait ressortir, en particulier, la comparaison entre ses attitudes et celles du chef d'entreprise canadien-anglais, le Canadien français se rattache à un univers économique différent du monde des affaires spécifiquement nord-américain⁹⁴.

Doit-on comprendre que ce n'est plus uniquement un système culturel différent que l'on doit considérer pour comprendre les pratiques économiques des Canadiens français puisque ceux-ci seraient dans un univers économique parallèle à l'univers économique américain? Si Taylor nous montre théoriquement que la connaissance est constitutive des pratiques dans l'économie, quel sens peut-on trouver dans la conceptualisation de la société basée sur deux sous-systèmes séparés? À quelles règles socioéconomiques cette économie de la parenté renvoie-t-elle si elle manifeste une cohérence sociale? Pourquoi ne pourrait-elle pas continuer si, comme il l'observe, elle perdure même en « pleine modernité »?

⁹⁴ Taylor, « L'industriel canadien-français et son milieu », p. 150.

Si, aujourd'hui, nous tenons compte des contraintes de l'habitat dans la grille écologique du réchauffement climatique et que nous saisissons le caractère relatif d'une économie qui pose la nécessité de la croissance économique illimitée comme relevant d'une entreprise « rationnelle, universelle et objective », les premiers travaux de ces chercheurs américains, qui avaient intégré la doxa de leur époque, peuvent nous paraître surannés, tout comme ceux de Léon Gérin. En fait, nous avons tenté de montrer que tel n'était pas le cas. L'apport de ces chercheurs à la sociologie québécoise a été important dans la mesure où leurs travaux ont permis de penser tant la spécificité que la généralité des expériences sociales du Canada français contribuant ainsi à mettre en lumière le rôle déterminant de l'approche sociologique. En cela, ils inciteront des générations de sociologues au Québec à cerner la rationalité sociale de l'économie francophone⁹⁵ : une économie du travail vivant privilégiant l'emploi et la valeur d'usage des objets sociaux plutôt qu'une économie de l'accumulation financière capitaliste.

Ce n'est que dans les années 1970, à la suite des critiques faites aux grandes théories marxistes et fonctionnalistes qu'émerge une perspective socioanthropologique de l'économie qui n'est plus tributaire des dichotomies entre matériel et idéal, entre économie et culture. Le travail monographique transformé en étude de cas par les chercheurs québécois et américains met l'accent sur une approche comparative des formes sociales d'économie et des sociétés à l'instar de l'ancienne perspective leplaysienne. Ces travaux viennent appuyer les recherches portant sur la constitution sociale de l'économie francophone au Québec comme celles des chercheurs impliqués dans le courant de la nouvelle sociologie de l'économie américaine, notamment les travaux phares de Mark Granovetter sur la conceptualisation sociologique du phénomène de l'encastrement social des économies, y compris des marchés dans les économies capitalistes. De nouveaux échanges scientifiques se développeront sur cette base.

⁹⁵ Gilles Houle et Paul Sabourin, « L'économie de la parenté », *Ethnographie*, vol. XC, n° 115 (1994).

À défaut de disposer des connaissances sociologiques nécessaires pour définir le lieu d'où émane la production de la connaissance et conceptualiser les rationalités sociales de l'économie, ce n'est que plus tard que les remarquables travaux empiriques des sociologues le permettront par la qualité de leur travail de description. Pour cela, il est nécessaire de ne pas confondre les observations ethnographiques et les théories qui les expliquent. Les thèses particularistes et fonctionnalistes (ou celle de la *folk society*), par exemple, semblent aujourd'hui dépassées, mais par l'épreuve empirique du réel qui les constitue, elles nous permettent de prendre une autre mesure du « réel » à partir de cette première description réalisée par nos prédécesseurs. D'où la possibilité d'un cumul sociographique, d'une mémoire qui semble faire défaut parfois aux sociologues que nous sommes, pris dans des exigences politico-subventionnaires qui nous obligent à l'originalité et à la singularité, exigences pourtant contraires à la pensée sociologique parce qu'elles nient le processus relationnel sur lequel est fondée toute production scientifique. Il faut souhaiter que la sociologie ne recommence pas à chaque génération, comme s'en désespérait d'ailleurs Nicole Laurin dans la citation mise en exergue. Ainsi, la sociologie ne serait plus une quête sans fin d'une originalité singulière en rupture avec le passé et les générations précédentes, bref une lutte politique dans le « champ » scientifique, mais la recherche des fondements sociaux (collectifs) de la pensée sociologique basée sur l'irréductibilité sociale de toute connaissance, qu'elle soit « savante » ou « populaire ».